

# Le cœur pensant du camp

*30/01/2014 - Etty Hillesum est morte à Auschwitz, en chantant. Elle naissait il y a exactement cent ans.*

Sa carte postale, c'est un paysan qui l'a trouvée. Elle gisait près du chemin de fer qui traversait la lande, à l'extérieur du village de Nieuweschans, aux Pays-Bas. Sur cette carte postale, pas d'images, juste une date (le 7 septembre 1943), une adresse (« à Christine van Nooten, Deventer ») et un texte écrit dans une graphie serrée et arrondie. « J'ouvre la Bible au hasard et trouve ceci : “Le Seigneur est ma chambre haute.” Ce départ est tout de même venu à l'improviste. Nous avons quitté ce camp en chantant. Au revoir. » La carte était écrite par Etty Hillesum, 29 ans, néerlandaise, juive. Elle l'avait lancée du wagon numéro 12 du train qui l'emmenait à Auschwitz. Elle y mourra deux mois plus tard. Elle naissait il y a cent ans exactement. Peut-on aller vers une chambre à gaz en chantant ? Peut-on vivre l'horreur de la Shoah dans sa chair — voir mourir ses amis, ses parents, ses projets, ses rêves — et monter dans le train qui nous emmène vers le sacrifice avec un cœur joyeux ? Dans cette carte postale, on trouve le sceau d'une vie brève qui nous donne les frissons quand on la parcourt, car elle fait surgir cette question et bien d'autres. Etty Hillesum fait cela tout doucement, pas à pas, en racontant ce qu'elle-même découvre en s'observant. Etty nous a laissé un journal et un recueil de lettres. Tout se concentre en l'espace de trois années, entre 1941 et 1943. Son journal est un véritable évènement, et ceci non seulement au niveau éditorial (avec ses cent cinquante mille exemplaires vendus, il fait l'objet de nombreuses études et thèses et l'on n'arrête pas d'en parler). En France, l'édition intégrale de ses écrits a été publiée en 2008 ; en Italie, le recueil intégral de ses lettres vient juste de paraître chez Adelphi, pour compléter la lecture de sa biographie, qui révèle une existence aussi pleine que peu d'autres. Esther “Etty” Hillesum naît Middelbourg, aux Pays-Bas, près de la mer du Nord, dans une famille bourgeoise. Son père est directeur d'un lycée, sa mère est une femme russe au tempérament passionné, ses deux frères sont aussi doués qu'elle : Mischa est l'un des pianistes les plus prometteurs d'Europe, alors que Jaap, à 17 ans, se lance dans des études de médecine après avoir découvert une nouvelle protéine. Etty obtient une licence en droit à Amsterdam tout en étudiant simultanément le russe. Elle étudie également la psychologie mais il est déjà tard pour entreprendre une carrière : les camps de concentration sont en train d'ouvrir leurs portes, l'Holocauste a déjà commencé. Etty voudrait devenir écrivain, elle le répète souvent à ses amis et à elle-même. Elle ne sait pas que, de fait, elle l'est déjà.

**Contre-drame.** Son journal, qu'elle écrit dans la même ville et dans la même période qu'Anne Frank, contient bien plus que des intrigues ou des romans. C'est un parcours humain très fort, un chemin d'élargissement de la raison, des sens et du cœur, au fil des rencontres, au fil des souffrances. C'est quelque chose qui lui permet, au cours des années durant lesquelles toute l'Europe vit une tragédie, d'« écrire un contre-drame », comme le dit Jan Gert Gaarlandt qui a édité son journal. Elle écrit avec une lucidité et une force d'âme — ce n'est pas un effort, mais une conscience de plus en plus claire de comment vont les choses — qui nous interrogent. D'où lui vient cette force ? La première réponse est

dans son cœur inquiet. Très inquiet. Un cœur qui lui fait aimer Rilke et saint Augustin, Léonard de Vinci et Dostoïevski. Un cœur qui lui fait dire tout le temps et de mille façons: « Je veux quelque chose et je ne sais pas ce que c'est. » Un cœur qui s'ouvre grand quand elle rencontre l'homme qui va marquer sa vie. Cet homme s'appelle Julius Spier, est deux fois plus âgé qu'elle, a étudié avec Jung. Spier est le père de la « psycho-chiologie », une approche analytique et thérapeutique de la personne à partir de la morphologie et des lignes de la main. Cela peut faire sourire mais une chose est sûre : Spier est doué d'un charisme et d'une profondeur hors norme. Il a également un ascendant fort sur cette jeune fille dont il devient l'amant (et non le seul) : « Il m'a prise par la main et m'a dit : voilà, tu dois vivre ainsi », écrit-elle dans son journal qu'elle a probablement commencé à tenir justement sur le conseil de Spier. Dans ces pages, il sera continuellement présent. Mais il aura surtout un mérite : « La grande œuvre qu'il a opérée en moi : il a déterré Dieu en moi et lui a donné vie, et maintenant je dois continuer à creuser et chercher Dieu dans les cœurs de tous les hommes que je rencontre, dans tous les coins de cette terre. » Il lui offre une compagnie et un chemin. Tous deux sont étranges, accidentés, comme l'est la vie, mais réels. En se liant à Spier et à ses amis mais aussi en restant tenacement attachée à l'expérience (« c'est la seule réalité qu'on ne peut annuler par des discussions : les images peuvent être salies ou détruites »), Etty traverse les doutes qui émergent de l'âme et de la tragédie qui l'entoure : « Peur de vivre sur toute la ligne. Capitulation totale. Manque de confiance. Répulsion », résume-t-elle en une ligne le 10 novembre 1941. Ces sentiments sont là et vont revenir. Mais ils ne sont pas un obstacle : ce sont les pas d'un chemin. Etty parcourt ce chemin avec tout ce qu'elle est, dévoilant en action une raison « large » comme Benoît XVI l'aurait aimée. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le Pape émérite l'a citée dans son avant-dernière audience en tant que Pape, le 13 février 2013. Etty dit qu'il faut « penser avec le cœur » car « nous possédons peut-être d'autres organes en plus de la raison » ; ce sont eux qui nous permettent d'affronter et de comprendre — c'est-à-dire d'embrasser — des choses que nous n'aurions pas crues possibles. Etty Hillesum voit bien la tâche qui lui est confiée avec sa forte sensibilité : « Laissez-moi être le cœur pensant de cette baraque », écrit-elle. Elle ne le dit pas par présomption : c'est la certitude que seul un cœur qui pense, qui voit et qui aime peut tenir le coup face à la folie de la guerre et de la Shoah, pour elle-même et pour les autres.

**Le puits.** Peu à peu, ses pages deviennent une prière, un dialogue perpétuel avec Dieu : « Prends-moi par la main, je te suivrai sagement, sans trop opposer de résistance ». Elle creuse dans ce « puits très profond [...] en moi. Et Dieu est dans ce puits. Parfois, j'arrive à le rejoindre, le plus souvent la pierre et le sable le recouvrent : alors Dieu est enterré. Il faut à nouveau le déterrer. ». Chaque jour dévoile une recherche acharnée de l'essentiel. Cela transforme la manière avec laquelle Etty regarde toute chose et se lie à tout. « “Je suis tellement attachée à cette vie”. Qu'entends-tu par “vie” ? La vie confortable que tu mènes maintenant ? On verra si tu es vraiment attachée à la vie nue et simple, quelle que soit la forme sous laquelle elle se présente. » Elle commence à chercher ce qui est vraiment nécessaire pour vivre. Même en attendant le camp de concentration. Il est impressionnant de voir la fleur qui s'épanouit à partir de cette foi toujours plus réelle, personnelle. C'est un détachement qui lui fait posséder les choses, les connaître vraiment : « Il faut être capable de vivre sans livres et sans rien. Il y aura quand même toujours un petit pan de ciel que je pourrai regarder et assez de place en moi pour

pouvoir unir mes mains dans une prière. » C'est une ouverture toujours plus grande à la réalité : « Si on commence à accepter, ne doit-on pas alors tout accepter ? » Elle écrit encore : « À un moment donné, on ne peut plus faire, mais uniquement être et accepter. » C'est un amour gratuit pour ce qui est parce qu'il est, non pas parce qu'il peut ou parce qu'il devrait être à nous. Dans une page merveilleuse, Etty Hillesum décrit cette découverte en racontant une promenade au coucher du soleil. « Autrefois, si j'aimais une fleur, j'aurais voulu la serrer sur mon cœur ou même la manger (j'éprouvais un désir trop physique pour les choses que j'aimais, je voulais les posséder)... Mais ce soir-là, il y a quelques jours à peine, j'ai réagi différemment. J'ai accepté avec joie la beauté de ce monde de Dieu, malgré tout. J'ai joui aussi intensément de ce paysage silencieux, mais d'une façon pour ainsi dire "objective". Je ne voulais plus le posséder. »

**Humiliation.** Avec des termes chrétiens, nous appellerions cela « virginité ». C'est frappant qu'autour de ces passages pointent des citations de l'Évangile selon saint Matthieu (« Ne vous faites pas tant de souci pour demain... », Mt 6, 34) et des lettres de saint Paul. Mais cette attitude est la source et en même temps l'expression d'une liberté intérieure de plus en plus puissante, qui lui permet de donner des jugements forts sur ce qu'elle voit autour d'elle : « Pour humilier quelqu'un, il faut être deux : celui qui humilie et celui qui est humilié, et surtout : qui se laisse humilier. Sans ce deuxième, l'humiliation s'évapore dans l'air. » Elle ne se soustrait pas à ce qui l'entoure. Au contraire. Etty ne reste pas à l'extérieur de l'enfer pour l'observer : elle y rentre. En juillet 1942, elle trouve un emploi comme dactylographe au Conseil juif, l'organisme qui est censé servir d'intermédiaire entre les occupants allemands et la communauté juive. Mais, de fait, il gère le flux des Juifs qui sont rassemblés dans le camp de Westerbork, d'où partent tous les mardis les trains pour Auschwitz. Plus de cent mille personnes passent par ce camp de transit avant d'être envoyées dans les chambres à gaz : Etty choisit de se rendre à Westerbork et d'y rester. Même quand elle aurait la possibilité de se cacher ou que ses amis lui proposent un faux enlèvement. Dans ce camp, elle assiste les malades et les familles, organise l'arrivée de paquets alimentaires et tient compagnie aux enfants. Elle s'y dépense complètement. Mais en même temps elle s'approche de plus en plus du bord de l'abîme, quelque part volontairement. Librement.

« **Je dois partir** ». Elle parle beaucoup de Westerbork dans ses pages. Ses descriptions donnent des aperçus des grandeurs et des misères de ceux qui vivent en attendant la mort : les baraques, l'attente, les luttes pour des tampons qui peuvent offrir encore une semaine de vie, l'inquiétude pour ses parents et ses frères. Il y a des passages très poignants (« Une fillette m'appelle. Elle est assise sur son lit, les yeux écarquillés. Elle a des poignets fins, un petit visage maigre et diaphane. Elle est partiellement paralysée, elle venait juste de recommencer à marcher. "Tu as entendu ? Je dois partir", chuchote-t-elle : "Quel dommage, n'est-ce pas ? De savoir que ce qu'on a appris dans sa vie a été de la peine perdue" »). Il y a beaucoup d'ironie aussi. Comme le jour où on lui dit qu'elle doit partir elle aussi et puis, non, « c'était une erreur » : « Elle est assez drôle, cette expression : "une erreur", comme si ce n'était pas le cas pour tous les autres... » Mais on y trouve un regard vrai sur ses tortionnaires aussi. Elle cherche tout recoin d'humanité, même le plus caché. C'est un regard pur, sans haine : « Je sais que ceux qui haïssent ont des bonnes raisons pour le faire. Mais pourquoi devrions-nous toujours choisir le chemin

le plus facile et le meilleur marché ? ». Elle écrit encore : « Cette terre pourrait redevenir un peu plus habitable seulement grâce à cet amour que le juif Paul décrit dans sa lettre aux habitants de Corinthe. C'est l'«hymne à la charité». C'est dans cet « étrange état de douloureuse joie » qui se creuse une nécessité mystérieuse et immense : aider Dieu. Non seulement Le pardonner pour le mal absurde que nous voyons se produire (« le fait est qu'on a tant d'amour en nous qu'on arrive à pardonner à Dieu », écrit-elle en août 1942), mais vraiment Le servir et collaborer à Son œuvre mystérieuse : « Si Dieu ne m'aide plus, alors ce sera moi qui L'aiderai. » Ce n'est pas un blasphème : c'est le désir que l'homme reste homme, qu'il ne se perde pas dans la tragédie. Et il peut rester tel seulement s'il ne coupe pas ce lien. Etty ne veut pas que Dieu se perde, car seulement avec Lui elle peut se sauver et sauver les autres : « Je partirai toujours du principe d'aider Dieu le plus possible et, si je réussis bien en cela, alors cela veut dire que je serai également à même d'être là pour les autres. »

**Le baume.** Voilà le point d'arrivée : une gratuité qui est devenue totale, inconditionnelle. Un amour radical pour l'autre qui jaillit du fait qu'elle est arrivée tout au fond d'elle-même : « quand je prie, je ne prie jamais pour moi-même, je prie toujours pour les autres... Si nous prions pour quelqu'un, nous lui envoyons un peu de notre force. » En fin de compte, c'est cette note qui frappe quand on lit Etty Hillesum. Car elle domine, c'est un crescendo continu. La dernière phrase de son journal résume tout en quelques mots : « On voudrait être un baume versé sur tant de plaies. ». Etty Hillesum a vraiment vécu ainsi. « C'est une vie belle, c'est exactement cela ! », raconte-t-elle depuis son camp de transit. Parce que « la gratitude sera toujours plus grande que la douleur. » Dans ses derniers jours, elle arrive à écrire : « Le ciel est plein d'oiseaux [...], le soleil brille sur mon visage, et devant nos yeux se déroule un massacre, tout est si incompréhensible. Je vais bien. » L'ordre de partir est arrivé la veille. Dans le train montent Etty, ses parents et son frère Mischa. Le dernier mot qu'on entend d'elle est un « tchaooo » joyeux, crié du wagon 12 au départ de Westerbork. « Nous sommes partis en chantant ». C'était vrai.

« La nuit, pendant que j'étais couchée sur ma couchette, entourée de femmes et de jeunes filles qui ronflaient tout bas ou qui rêvaient à voix haute ou qui pleuraient silencieusement — des femmes et des jeunes filles qui pendant la journée disaient si souvent : “Je ne veux pas penser”, “Nous ne voulons rien entendre, autrement nous deviendrons folles” —, j'éprouvais parfois une tendresse infinie. Je restais éveillée et je laissais défiler devant mes yeux les événements, les impressions trop nombreuses d'une journée bien trop longue, et je pensais : “Allez, laissez-moi être le cœur pensant de cette baraque”. Maintenant, je veux l'être encore une fois. Je voudrais être le cœur pensant de tout un camp de concentration. »